Philippe Boutry, Pierre-Antoine Fabre, Dominique Julia, eds, *Rendre ses vœux. Les identités pèlerines dans l'Europe moderne (XVI^e-XVIII^e siècle)*

Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2000, 586 p., bibl., index, ill. (« Civilisations et Sociétés » 100).

Jean-Pierre Albert

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/14222>

DOI : 10.4000/lhomme.14222

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2002

Pagination : 185-187

ISBN : 2-7132-1775-X

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-Pierre Albert, « Philippe Boutry, Pierre-Antoine Fabre, Dominique Julia, eds, *Rendre ses vœux. Les identités pèlerines dans l'Europe moderne (XVI^e-XVIII^e siècle)* », *L'Homme* [En ligne], 164 | octobre-décembre 2002, mis en ligne le 25 mars 2008, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/14222> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.14222>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

© École des hautes études en sciences sociales

Philippe Boutry, Pierre-Antoine Fabre, Dominique Julia, eds, *Rendre ses vœux. Les identités pèlerines dans l'Europe moderne (XVI^e-XVIII^e siècle)*

Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2000, 586 p., bibl., index, ill. (« Civilisations et Sociétés » 100).

Jean-Pierre Albert

- 1 CET OUVRAGE réunit vingt et une contributions, pour la plupart présentées en 1994-1996 dans le cadre d'un séminaire du Centre d'anthropologie religieuse européenne de l'EHESS. La période choisie est intéressante : il existe de nombreux travaux historiques sur le pèlerinage au Moyen Âge, mais peu de choses sur les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles (à noter toutefois la parution, en 2000 également, à l'École française de Rome, sous la direction de Philippe Boutry et Dominique Julia, du colloque, « Pèlerins et pèlerinages dans l'Europe moderne », et la publication récente des monographies régionales de plusieurs des auteurs du présent ouvrage). Or il s'agit, dans l'Europe catholique, d'un moment essentiel, celui de la mise en place de la Réforme catholique. Le pèlerinage, néanmoins, est une forme de dévotion qui se laisse difficilement enfermer dans des repères d'espace ou de chronologie. Pratique commune à la plupart des « grandes religions », il est porteur de traits transculturels et transhistoriques qui justifient plus particulièrement l'intérêt d'une approche anthropologique. La référence à l'anthropologie est en effet présente dans plusieurs communications – l'ouvrage de Victor et Edith Turner, *Image and Pilgrimage in Christian Culture*, est bien sûr cité, de même que les travaux, beaucoup moins représentatifs des démarches actuelles de la discipline, d'Alphonse Dupront et de Mircea Eliade –, mais la plupart des études réunies adoptent une stricte perspective historique en soulignant d'abord la spécificité d'un contexte.
- 2 La période moderne se présente, *a priori*, comme un moment critique pour le pèlerinage. Alors qu'il est une pratique traditionnelle dans la chrétienté occidentale

depuis les premiers siècles, il a trouvé avec les réformés (déjà chez Érasme et Luther) des opposants résolus – au point d'être strictement interdit sur le territoire des États protestants, comme les Pays-Bas (cf. la contribution de Marc Wingens). À l'argumentaire théologique des réformés, assez peu différent de celui qui vise le culte des saints ou l'usage des images, s'ajoutent des considérations de morale et d'ordre public. Les pèlerins ne sont pas toujours des modèles de vertu. Aussi l'Église en usera-t-elle à l'égard du pèlerinage comme à propos de la plupart des registres controversés : on tient bon sur les principes, mais on pourchasse les abus. Plusieurs communications insistent sur les procédures de contrôle de plus en plus rigoureuses mises en place par les différents pouvoirs : par l'Église, soucieuse d'éviter les débordements sur les lieux de culte ; par les pouvoirs publics, s'agissant du contrôle de voyageurs souvent peu fortunés qui pourraient se confondre avec de simples vagabonds (voir, entre autres, les contributions de Dominique Julia, « Aveux de pèlerins », et Sandra Landi à propos de la péninsule italienne). Au XVIII^e siècle s'ajoutent encore aux réticences déjà mentionnées celles de l'opinion « éclairée » : par ses objectifs thérapeutiques ou la forme « magique » de beaucoup de pratiques (recherche du contact avec des reliques ou une image, par exemple), il s'agit d'une expression religieuse qui porte tous les stigmates de la « superstition ». La diffusion des Lumières explique peut-être la désaffection de certains lieux, les idées nouvelles influençant directement les pèlerins potentiels ou un clergé réformateur de plus en plus réservé. Philippe Martin montre ainsi comment en Lorraine, dès la fin du XVII^e siècle, l'Église n'hésite pas à modifier des pratiques immémoriales pour traquer les abus, allant jusqu'à prendre le risque de faire disparaître certains cultes. De même, les sanctuaires à répit, où l'on baptisait les enfants mort-nés en faisant semblant de croire à une brève résurrection, sont précocement visés (Silvana Seidel Menchi).

- 3 La réflexion sur le devenir du pèlerinage à cette période, les inflexions dans le recrutement social des pèlerins (voir Georges Provost à propos des paysans dans les « pèlerinages au long cours », Maria de Lurdes Rosa sur les pratiques de la noblesse portugaise), l'ampleur des flux constatés (Laura Artioli, Christophe Duhamelle), les relations entre la longueur des déplacements et leurs motivations (Pedro Pentead, Philippe Boutry et Françoise Le Hénand, Albrecht Burkhard) sont autant de questions qui reviennent dans la plupart des communications. Il en ressort que, malgré quelques signes de désaffection, le pèlerinage reste très vivant dans toute l'Europe occidentale jusqu'à l'orée de la Révolution française. Cela s'explique en partie par la place qu'il occupe dans l'affirmation d'une identité catholique. Lié au culte des saints (et à celui de la Vierge, qui tend souvent à s'y substituer pendant la période considérée), il fait partie des signes emblématiques de l'appartenance confessionnelle catholique qui sont mis en avant de façon polémique contre les réformés. Déjà, dans les années 1530-1540, entreprendre le voyage de Terre Sainte comme le fit Dom Nicolas Loupvent, bénédictin lorrain, était peut-être un signe d'attachement à la tradition catholique (Daniel-Odon Hurel). De même, comme Marie-Élisabeth Ducreux le montre sur un exemple tchèque dans une analyse passionnante à bien des égards, on voit au début du XVII^e siècle naître ou renaître des sanctuaires mariaux dont la promotion relève très évidemment d'un souci de reconquête catholique. Le pèlerinage a aussi sa place parmi les « expériences » obligatoires de la formation des jésuites (Pierre-Antoine Fabre). Il a pour eux valeur d'épreuve ascétique (un substitut possible étant un séjour dans un hôpital pour donner des soins aux malades) et valeur de mémoire et de mythe, saint Ignace de Loyola ayant associé un pèlerinage en Terre Sainte à sa conversion et à la fondation de l'ordre. Enfin,

selon Marina Caffiero, la promotion à la sainteté de l'éternel pèlerin Benoît Joseph Labre, mort à Rome en 1783 dans le plus parfait dénuement, serait la pointe extrême de l'affirmation provocatrice, dans le pèlerinage, de valeurs en totale opposition à celles du siècle.

- 4 Tels sont les principaux thèmes communs aux travaux réunis dans cet ouvrage. On y trouvera encore deux portraits de pèlerins du XVIII^e siècle, l'un parti de Kiev jusqu'en Terre Sainte en passant par l'Italie et la Grèce (Pierre Gonneau), l'autre de Naples à Saint-Jacques de Compostelle (Dominique Julia). Dans les deux cas, leurs récits offrent un tableau très vivant des vicissitudes de la vie pérégrine, avec ses souffrances et ses ruses obligées (emprunt d'identités fictives, jeu sur les statuts et les costumes). Ils révèlent aussi des motivations autres que religieuses, au moins un certain goût de l'aventure joint à une grande curiosité pour les régions traversées. Mais cela n'a rien de nouveau : on trouve ce souci encyclopédique, voire touristique, dès les premiers récits de pèlerins connus. Autre article à signaler, celui d'Isabelle Brian sur les pèlerinages des rois dans la France moderne et leur disparition dès la fin du XVII^e siècle : indicateur très intéressant de la place du religieux dans des stratégies de légitimation et de maîtrise symbolique des territoires.
- 5 Au total, cet ouvrage offre une riche documentation sur des pratiques qui, pendant la période visée, restent diverses dans leurs formes et très dynamiques en dépit des éléments de déchristianisation qui se font jour. Cela tient peut-être au fait que le pèlerinage, s'il s'est soustrait aux efforts de normalisation des pouvoirs civils et religieux, a échappé aussi en quelque manière aux effets des mutations sociales et culturelles qu'a connues l'Europe, ou a réussi à s'y adapter. Son importance toujours actuelle permet du moins de le penser.

AUTEUR

JEAN-PIERRE ALBERT

EHESS, Centre d'anthropologie, Toulouse